

A miracle of scientific lore,
 Ships he can guide across the pathless sea,
 And tell you all their cunning; he can read
 The inside of the earth, and spell the stars;
 He knows the policies of foreign lands;
 Can string you names of districts, cities, towns,
 The whole world over, tight as beads of dew
 Upon a gossamer thread; he sifts, he weighs;
 All things are put to question; he must live
 Knowing that he grows wiser every day
 Or else not live at all, and seeing too
 Each little drop of wisdom as it falls
 Into the dimpling cistern of his heart:
 For this unnatural growth the trainer blame,
 Pity the tree.—Poor human vanity.

Voilà l'esprit général.

M. Sharp: Admirable.

M. Friesen: Je vois que la personne qui représente le premier ministre (M. Trudeau) apprécie la poésie et je l'en félicite.

Une voix: C'est meilleur que vos discours habituels.

M. Friesen: Il est difficile de ne pas apprécier Wordsworth.

M. Guay (Saint-Boniface): Il a dit que vous étiez meilleur que d'habitude ce soir.

M. Friesen: En fait, je pense la même chose.

Une voix: Si seulement vous étiez plus bref.

M. Friesen: Le fait est que nous sommes en proie à une vanité dévastatrice. Nous sommes si contents de ce que nous avons accompli qu'à l'instar de Nabuchodonosor, nous nous promenons en clamant à qui veut nous entendre: «Admirez la grande Babylone que j'ai bâtie; admirez ce que j'ai accompli». Tout comme lui, nous sommes tellement impressionnés par ce que nous avons réalisé que nous oublions que toutes nos réalisations se fondent sur la sagesse des anciens.

Il y a quelques mois, le secrétaire d'État a présenté le bill C-33 et nous l'avons adopté. Il était destiné à préserver nos objets anciens, nos œuvres d'art et nos objets culturels. C'était une bonne mesure parce que le passé est le prologue du présent. Le passé nous fournit les points de repère dont nous avons besoin pour évaluer nos réalisations d'aujourd'hui. Nous pensons aujourd'hui que nous avons beaucoup accompli dans le domaine de l'architecture, des sciences et du génie. Si, devant nos réalisations, nous croyons être arrivés à un degré de perfection très satisfaisant, il nous suffit de nous pencher sur le passé pour voir que d'autres civilisations ont fait aussi bien que nous et parfois même mieux.

● (2050)

Les ouvrages d'anthropologie et d'archéologie citent des cas innombrables de sociétés anciennes où la plomberie était de bien des façons, j'en suis certain, aussi bonne sinon meilleure que la nôtre. La bibliothèque d'Alexandrie renfermait un si grand nombre de volumes que les Turcs, après avoir capturé la ville, s'en servirent comme combustible pendant 20 ans. Où serions-nous sans les mathématiques de Newton et de Kepler ou les recherches de Pasteur?

Qu'aurait réalisé Buckminster Fuller sans les mathématiques des Égyptiens? Où en serait la médecine aujourd'hui sans les travaux des Grecs et des Musulmans et que serait

Périodiques non canadiens

Picasso s'il n'avait pas connu le primitivisme de l'Art africain. Bertolt Brecht a appris de Shaw qui avait appris de Shakespeare qui avait appris des Grecs. C'est un enchaînement sans fin. A moins de découvrir le lien inextricable qui nous lie au passé, nous sommes sans amarres, nous dérivons sur une mer d'entités humaines dissociées.

Une voix: Vous, vous êtes à la dérive!

M. Friesen: Certaines personnes ici dérivent depuis longtemps. Aujourd'hui, nous sommes devenus impudents au point de nous laisser leurrer par un cauchemar existentialiste, doutant de jamais pouvoir nous trouver vraiment à moins de couper les liens qui nous unissent les uns aux autres et à notre passé.

Une voix: Regardez-vous donc!

M. Friesen: Cela m'arrive parfois. Je m'interroge sur ces questions. Quand nous nous dissociions de notre passé, c'est alors que commence la confusion et que nous perdons notre identité. La beauté de l'existence, c'est de découvrir notre identité par rapport aux autres et non pas séparément des autres. Nous devenons des personnes quand nous nous identifions aux autres plutôt que lorsque nous nous en dissociions. Nous nous réalisons dans des relations cosmiques non pas dans des relations fragmentaires et abstraites. C'est précisément ce que recherchent des revues comme *M.D.*, *Art* ou des publications religieuses. Elles ne cherchent pas à découvrir ce qu'elles peuvent tirer de nous mais ce qu'elles peuvent nous apporter.

Ils veulent nous faire partager leur richesse et la plénitude de la communication. Ces périodiques nous relient à l'humanité et nous unissent à notre être tout entier. Ils nous enrichissent en nous reliant à notre passé et à notre présent. Ce sont eux les outils d'humanisation. Ils relient le médecin, l'ingénieur, le physicien et le profane à eux-mêmes et à leur passé, et cela pour que ces personnes puissent mieux communiquer avec ceux qui les entourent.

Ces périodiques sont légion. Ils affinent l'intelligence. La mission de certains est d'attendrir les cœurs. Ils sont là pour nous servir. Et nous voulons leur compliquer l'existence. Nous multiplions les embûches pour qu'il leur soit plus difficile de rester au Canada. Sommes-nous si mesquins, si suffisants, si isolés dans notre nationalisme que nous croyions n'avoir plus besoin de rien. Notre identité nationale est-elle si fragile et notre économie si frêle que nous nous sentions menacés par quelques milliers de magazines? Sommes-nous si déhumanisés que nous ayons non seulement perdu tout sentiment mais que nous nous ne rappelions même plus ce que c'est que d'avoir besoin des autres?

Si nous refusons à des publications comme *M.D.*, à des magazines sur les arts ou la religion, le libre accès à notre bibliothèque, à notre intellect et à notre cœur, nous sommes les plus malheureux des hommes. Cela équivaudrait à précipiter l'avènement d'un monde inhumain et mécanique. Si nous laissons parler nos sentiments plus que notre intelligence, nous risquons d'être comme des enfants. Mais si nous laissons notre raison, notre intelligence prendre le dessus sur nos sentiments, nous devenons des machines, des robots, enrégimentés, et voués à la destruction. Si nous lisons des périodiques comme ceux que j'ai mentionnés, ce n'est pas simplement ou essentiellement pour que le périodique en question survive, mais plutôt pour préserver ce qui est humain en nous.